

C'est à Florence que le comte François Verasis, comte de Castiglione de Costigliole d'Asti, avait épousé la très jeune et très belle comtesse Virginia Oldoini. Au printemps de 1853, François de Castiglione avait pu juger de la grande beauté de la fille du marquis Aldoïni qui venait d'avoir seize ans. François de Castiglione lui fit une cour ardente ; et lorsqu'il lui demanda sa main en 1854, elle accepta. Il était beau et riche.

Un an et trois mois passèrent, la comtesse mit au monde un petit garçon qu'on appela Georges. Puis, les relations entre le comte et la comtesse de Castiglione se dégradèrent peu à peu.

Les Italiens doivent l'unité de leur pays, avant tout, à trois hommes : Cavour, qui conçut avec une habileté infinie le plan qui devait, d'une mosaïque de petits Etats, faire un seul royaume ; Victor-Emmanuel II qui sut soutenir et aider son ministre ; et Napoléon III qui permit, par son intervention armée, le succès définitif.

En 1855, jamais les espoirs de Cavour et de Victor-Emmanuel n'avaient été aussi grands. Il fallait pour cela s'assurer des sympathies de Napoléon III ; si celui-ci était favorable à l'unité italienne, il fallait lutter contre l'hostilité déclarée de l'impératrice et de bons nombres de conseillers de l'empereur. Une des cartes à jouer, était le goût qu'affichait l'empereur pour les jolies femmes.

Cavour et Victor-Emmanuel se mirent d'accord sur le nom de la comtesse de Castiglione en tant que « diplomate ». Quelques jours plus tard, le général apprit au souverain le départ de Castiglione pour Milan. Le roi n'hésita pas et se rendit, le soir du 16 novembre, en personne chez la comtesse.

Début janvier 1856, Virginia et son mari arrivèrent à Paris. C'est chez la princesse Mathilde que la comtesse de Castiglione fit son entrée dans le monde parisien. Lorsqu'elle pénétra dans le grand salon, au bras de son époux, tous les regards se portèrent sur elle : elle était dans tout l'éclat de sa beauté. Elle venait de saluer la maîtresse de maison, lorsque l'empereur parut ; seul car l'impératrice ne sortait plus en raison de sa grossesse avancée.

La première impression de l'empereur ne fut pas bonne : Virginia ayant perdu toute son assurance et ne sut rien répondre à celui-ci ; mais ce fut de

courte durée. Peu à peu, au printemps de 1856, il semble bien déjà que l'empereur avait su obtenir de Virginia des faveurs très particulières. La liaison se poursuivit durant l'été, l'automne et l'hiver.

Mme de Castiglione jouait auprès de l'empereur le rôle très précis pour lequel elle avait été engagée et, dans l'entourage de Napoléon, on s'inquiétait de cette liaison.

En quoi consistait le rôle de Virginia ? Ce fut d'abord, semble-t-il, une mission d'information qu'elle remplit, ensuite elle eut à encourager, dans l'esprit de Napoléon III, le penchant vers l'unité italienne, car dans l'entourage de l'empereur, très peu étaient favorables à l'Italie.

L'attentat d'Orsini allait être le catalyseur qui déciderait Napoléon à passer à une action concrète.

A sa mission, Virginia sacrifiait tout ; non pas son mari, qui n'avait jamais beaucoup compté pour elle, mais seul le rôle qu'elle jouait l'intéressait. Rien ne laissait prévoir cette conclusion inattendue : durant de longs mois, la comtesse ne perdit pas l'espoir de reconquérir l'empereur ; c'est alors qu'elle supplia Poniatowski d'intervenir auprès de Napoléon et de sonder ses intentions. D'après Poniatowski, l'empereur, très discret, reprochait avant tout à son ancienne maîtresse ses indiscretions.

A Turin, Mme de Castiglione s'était cloîtrée dans une villa des environs. Lorsque, en 1859, Napoléon déclara la guerre à l'Autriche et vint en Italie, elle vit là une consécration du rôle qu'elle avait voulu jouer auprès de lui : les victoires de Solferino et de Magenta l'émurent beaucoup. Elle crut qu'à la faveur de son passage à Turin, l'empereur voudrait la revoir ; mais pour lui, la rupture était définitive, elle avait alors vingt-deux ans.

Pendant plus de vingt-années, elle vécut, ses persiennes closes et ses miroirs voilés. Lorsqu'elle mourut, seule et oubliée, le 29 novembre 1899, devenue « laide à faire peur », elle pensa à la prédiction de François de Castiglione, faite quelques années plus tôt :

« Un jour viendra où votre beauté fatale aura disparu... alors vous comprendrez peut-être de quelle manière indigne vous avez tenu le serment que vous m'avez fait devant Dieu... »